

ses chaumières éparses sur les deux côtés de la vallée, produisait un très-bel effet. Nous eûmes de la peine à traverser les marais ; ensuite il fallut escalader une montagne stérile et pierreuse ; M. Paulsen me quitta au sommet, et je descendis avec mon domestique dans une plaine que coupait le Hafursaa. Cette rivière était extrêmement gonflée en ce moment, de sorte que mon domestique courut des dangers en la passant ; et je craignis même qu'il ne fût emporté par le courant ; il finit par arriver heureusement avec les chevaux de bagage. Quant à moi, je pensai qu'il y aurait de la témérité à suivre leurs pas, quoiqu'ils eussent réussi dans leur tentative. Je remontai donc un peu plus haut, et j'essayai de traverser la rivière dans un endroit où elle se partage en plusieurs bras ; mon cheval, comme s'il eût connu les risques auxquels les autres avaient été exposés, refusa d'avancer, et rebroussa chemin assez à temps pour nous sauver tous deux. Alors je me retournai et je criai à mon domestique d'aller à la maison près de laquelle nous devons faire halte, et de prier quelqu'un de ses habitans de venir me montrer un gué. Après un intervalle d'une vingtaine de minutes, car cette maison n'était pas éloignée, je découvris un homme à cheval qui s'efforçait de cheminer vers moi : sans cesse un nouvel obstacle le contraignait de reculer ; enfin il

m'apprit que le Hafursaa n'était pas guéable, et qu'il ne me restait d'autre ressource que de repasser, comme je le pourrais, les bras que j'avais déjà traversés, et comme il n'y avait pas de maison dans le voisinage, de gagner la pente de la montagne. Je me décidai à y passer la nuit. En retournant j'aperçus une lumière qui remuait près du bord de la rivière ; mon imagination étant un peu troublée par l'obscurité, je crus entendre crier quelqu'un, ce qui me causa une grande inquiétude, parce que je craignais que mon domestique ou quelqu'un de la ferme ne fût tombé dans le Hafursaa, en venant à mon secours. J'appris le lendemain que les bons fermiers de Holt l'avaient placée dans cet endroit pour m'empêcher de m'égarer dans la nuit. Lorsque je fus enfin parvenu à un lieu de la montagne où il y avait de bonne herbe, j'ôtai la selle de mon cheval, j'attachai sa bride avec des cordons à mes étriers, pour qu'il eût la facilité de paître, et m'asseyant sur la selle, qui me préserva de l'humidité du terrain, j'attendis dans cette position le retour du jour ; je pouvais, dans un sens, dire avec Colma, dans un des poèmes d'Ossian : « Il fait  
« nuit, je suis seul, abandonné sur la colline  
« des tempêtes. On entend le vent dans la mon-  
« tagne ; le torrent coule sur le rocher. Aucune  
« cabane ne me protège contre la pluie : aban-

« donné que je suis sur la colline des tempêtes. »

« La nuit fut longue, il plut beaucoup. Je me consolai de ce désagrément, en pensant que Dieu veillait sur moi, et cette idée me donna un nouveau courage. Vers deux heures, me sentant un peu fatigué, je me fis un oreiller avec des pierres, et je m'étendis pour dormir. Lorsque l'aube me permit de distinguer les objets, ma vue se porta sur les montagnes qui m'entouraient, et sur le fleuve que j'avais à traverser. A cinq heures je sellai mon cheval, et je me mis en route. En approchant des bords du Hafursaa, je rencontrai un paysan à cheval, qui était venu à mon aide. L'eau avait beaucoup diminué, le trajet s'effectua sans beaucoup de difficultés, et j'atteignis bientôt la ferme où l'on me prodigua tous les soins imaginables.

« Une heure après, je continuai mon voyage. A l'exception d'un terrain peu étendu, à l'ouest de Fell, qui consiste principalement en cailloux et en sable, et qui est coupé par des torrens venant des glaciers, je parcourus principalement des collines couvertes d'une belle verdure; le bétail nombreux indiquait l'état d'aisance des habitans. Vestr-Solheima m'offrit une église et plusieurs maisons de bonne apparence; un paysan me fit entrer dans une grande chambre bien garnie de livres. Le doyen de Fell, qui m'avait accompagné

jusqu'en ce lieu, me confia aux soins de ce paysan, et celui-ci se chargea d'être mon guide, dans le trajet du torrent qui coule au milieu des sables de Solheima; c'est le Fulalæk ou torrent fétide; en effet, ses eaux ont une odeur de soufre très-forte. Quelques jours auparavant deux voyageurs avaient été emportés par l'impétuosité des eaux; l'un d'eux n'a plus été revu, l'autre fut retrouvé le même jour à moitié mort sur un petit banc de sable au milieu de la rivière.

« Le Solheima-Yœkul se prolonge sur la lisière septentrionale des sables; il se termine à l'est au Myrdal's-Yœkul et au Kœtlugiaa, et à l'ouest à l'Eyafjall-Yœkul, dont l'élévation est à peu près de 5500 pieds au-dessus de la mer, et qui est couvert à moitié de neige et de glace. C'est cette montagne que les navires voguant vers les ports du sud de l'île, aperçoivent la première; ils la nomment le glacier de l'est pour la distinguer du Snœfell-Yœkul, qui est pour eux le glacier de l'ouest. L'Eyafjalla et le Solheima sont des volcans. La dernière éruption du Kœtlugiaa produisit des convulsions si violentes dans le Solheima, qu'il se souleva et s'abassa alternativement, et qu'enfin il parut avoir le double de sa grandeur précédente. Le brouillard qui en couvrait la plus grande partie, m'empêcha de voir sa région supérieure; mais je pus considérer un gla-

cier magnifique qui descend dans la plaine à la source de la rivière.

« Près de la plus occidentale des deux fermes de Skogar, je contemplai la plus belle cascade de l'île; l'eau se précipite en une nappe non interrompue, d'une hauteur perpendiculaire de 1500 pieds; sa largeur est de quarante pieds. Au-delà de la rivière à laquelle elle donne naissance, on rencontre le Hrutafell, montagne très-étroite qui se prolonge à deux milles à l'ouest. Elle est composée d'une espèce de tuf très-raboteuse; les tremblemens de terre, si fréquens dans ces quartiers, l'ont déchirée et bouleversée; des masses de plusieurs centaines de pieds carrés, ont été précipitées dans la plaine; dans un endroit, entre autres, la moitié de la montagne semble s'être écroulée, tandis que le reste est demeuré comme suspendu. Cependant plusieurs fermiers ont placé leurs maisons dans cette position, toute périlleuse qu'elle paraît, et profitant des masses éboulées, ont converti leurs vastes cavités en étables et en greniers à foin; quelquefois même ils s'y logent.

« A l'extrémité de cette montagne, la plaine s'avance entre celles qui forment la base de l'Eyafjalla-Yœkul; quoique ce canton soit peu étendu, c'est peut-être le plus peuplé de l'île. Je comptai du même coup-d'œil vingt-cinq fermes et trois églises. Le terrain un peu marécageux

produit une grande quantité de foin. J'arrivai ensuite à la base des falaises de grès qui sont au pied du glacier, et après avoir passé par Steinar, village composé de sept familles, et le premier que j'eusse vu depuis mon départ de Danemark, je campai le soir à Varmahlid.

« Le lendemain, à l'instant où je finissais de m'habiller, je vis arriver le paysan qui me présenta une jatte d'excellent café. Je lui adressai inutilement des remontrances sur la peine qu'il avait prise; il me répondit obligeamment que j'étais un hôte d'une espèce si rare, qu'il pourrait s'écouler des siècles avant qu'il en vint un pareil à Varmahlid. Il m'invita ensuite à entrer dans sa maison; du poisson, de la crème et du petit lait furent servis sur une belle table en acajou. J'eus le plaisir de manger du pain de seigle cuit à l'islandaise; tout annonçait l'aisance et la propreté; enfin ce paysan avait une jolie bibliothèque.

« On aperçoit distinctement de ce lieu les îles Vestmanna, éloignées de quinze milles au sud de la côte méridionale de l'Islande, elles sont au nombre de quatorze, et n'offrent généralement que des rochers vitrifiés et arides. Quatre seulement ont de maigres pâturages. Une seule est habitée; des escarpemens la défendent de tous les côtés; sa surface est entrecoupée de laves; on dit que les montagnes vomissaient encore du

feu à une époque peu reculée. Un petit port est défendu par un haut rocher perpendiculaire. Les habitans font le commerce de poisson et de duvet d'oiseaux ; ils mangent leur chair et s'en servent aussi au lieu de combustible. Croirait-on que ces insulaires, défendus par leur pauvreté et les bords escarpés de leur demeure, sont exposés aux déprédations des pirates. En 1614 un navire anglais y fit une descente, pillâ l'église et plusieurs maisons, et maltraita les habitans. A leur retour en Angleterre, ces forbans furent découverts et punis ; trois ans après Jacques I<sup>er</sup> rendit à l'église les objets dont on l'avait dépouillée. En 1627 les malheureux insulaires furent surpris par un corsaire algérien ; l'église et les autres maisons furent pillées et brûlées, quatre cents habitans furent transportés à Alger. Le gouvernement danois les racheta ; mais il n'y eut que treize de ces infortunés qui revirent leur patrie.

« Le pasteur de Holt me conduisit jusqu'à l'extrémité de l'Eyafialla, où j'admirai une cascade qui se précipitait d'une hauteur de 800 pieds ; un courant d'air qui part du pied de la montagne, empêche la nappe d'eau de tomber jusqu'en bas, et la convertit en une pluie fine qu'elle transporte en forme de nuage dans l'atmosphère, de sorte que de loin l'on croit voir une colonne de vapeurs qui s'élève au-dessus d'une source chaude.

« Près du dernier chaînon de l'Eyafialla-Yœkul, on traverse le Markarflot, large rivière venant des glaciers ; près de la mer elle se partage en un grand nombre de bras qui entourent des îles habitées principalement par des pêcheurs. Le Fliots-hlid, où j'entrai ensuite, est un canton bas et marécageux ; vers l'est du côté des montagnes, il est plus fertile. Le passage du Thveraa fut un peu difficile, mon cheval étant, dans quelques endroits, obligé de nager ; je m'égarai ensuite dans des marécages, et je ne retrouvai ma route que dans la plaine qui s'étend au pied du mont Hékla. Enfin, après le trajet de l'OEstur-Rangaa, j'arrivai à Odde.

« Le doyen Sira Steingriner Jonson, chez qui je descendis, est un homme aussi instruit qu'obligé. Odde est situé au sud-est d'un chaînon de collines verdoyantes qui offrent de vastes pâturages. Le lendemain 17, le doyen m'accompagna sur le sommet de la plus haute, d'où j'embrassai toute la plaine voisine. C'est peut-être la plus étendue de l'île, car elle a vingt milles dans toutes les directions ; les prairies y sont excellentes, elles reposent sur des couches de cendres volcaniques. On aperçoit très-bien l'Hékla qui élève dans les nues ses sommets couverts de neiges perpétuelles. Le souvenir des désastres qu'il a occasionnés dans le pays environnant m'inspira une

mélancolie passagère. Si ce n'était cette idée qui se joint à celle du nombre de ses éruptions dont on conserve la mémoire, ce volcan ne mérite guère de fixer l'attention du voyageur, en supposant même qu'il n'ait jamais vu d'autres montagnes que celles qui se trouvent dans le voisinage. Le Trehyrning, ou le mont aux Trois Cornes, situé entre l'Hékla et l'Eyafialla-Yœkul, a un aspect beaucoup plus majestueux et plus pittoresque. Accoutumé à entendre parler de l'Hékla comme rivalisant avec le Vésuve et l'Étna, je croyais le trouver tel que mon imagination se le représentait, et je jouissais d'avance du plaisir que sa vue me procurerait; combien mon attente fut trompée, quand, m'en trouvant éloigné seulement de vingt-quatre milles, je reconnus qu'il est réellement fort au-dessous de sa renommée. Une éruption peut seule lui donner de l'intérêt.

« Il est à 30 milles de la côte; on estime sa hauteur à 4,000 pieds. Son sommet est partagé en trois pics. Celui du milieu est le plus élevé, le cratère forme à l'entour sur leurs flancs de vastes cavités dont une partie est couverte de neige. La montagne consiste en grande partie en sable et en scories; la lave ne se trouve que dans la région inférieure, où elle forme un immense mur raboteux et vitrifié autour de sa base. En ce moment il y avait peu de neige sur ses flancs; le

doyen me dit que depuis trois ans la quantité en avait considérablement diminué, ce qui provenait sans doute de la chaleur intérieure. Cette circonstance, jointe au long intervalle qui s'est écoulé depuis la dernière éruption, faisait appréhender qu'une nouvelle n'eût lieu bientôt. On avait conté la même chose à sir George Mackenzie et aux autres Anglais qui gravirent avec lui sur l'Hékla le 3 août 1810. Ils observèrent la vapeur de l'eau s'élevant de différens points du pic du centre; un thermomètre placé entre les scories s'y éleva en un instant à 144° (64°).

« Le doyen m'accompagna au-delà du Vestr-Rangaa et du vaste désert marécageux situé entre Odde et le Thiorsaa. Je traversai ce dernier fleuve à moitié dans un bateau et à moitié à gué. Bientôt je gagnai le bord de la mer, que je suivis jusqu'à Eyarbacka. C'est le premier port qui se trouve sur la côte méridionale, la côte étant partout ailleurs inaccessible jusqu'au Berufjord, à cause du ressac, et exposée aux vents du large. La place sur laquelle sont bâtis les magasins et les maisons est basse, et souvent inondée en hiver, quoiqu'on ait tâché de la garantir, par une formidable barrière de pierres, contre la fureur des vagues.

« Le 19 je passai le Hvitaa et d'autres rivières. Le soir, je me trouvai à Breidabolstad, la dernière ferme au sud des montagnes; je m'y arrêtai. Le

lendemain je marchai au nord, et traversai un pays triste et raboteux, faisant partie des montagnes remplies de laves, qui s'étendent du Thingvallvatn au Reikianess. A ma gauche, mon attention se fixa sur les Trolladyngiar (monceaux magiques), cratères de forme conique, et couverts de scories rouges. Avant de quitter ce singulier désert, je fus surpris de voir un beau troupeau d'une cinquantaine de rennes qui descendaient lentement la montagne tout près de moi.

« A l'extrémité de la lave, je m'engageai par un chemin escarpé dans une ravine profonde dont le fond était encombré de scories et de sable volcanique; elle me conduisit à une plaine entièrement couverte de lave. Le Trøllabœrn (enfants des sorciers), que je vis ensuite, sont des espèces de petits cratères formés par la lave refroidie; ils ont de cinq à huit pieds de haut, le plus grand peut avoir vingt pieds de circonférence à sa base: tous sont creux intérieurement.

« Le 20 septembre j'arrivai à Reikiavik, ayant, dans un voyage de cinquante-huit jours, parcouru plus de 1200 milles anglais. »

M. Henderson passa à Reikiavik un hiver qui, de même que tous ceux de ces contrées boréales, fut long et fort triste, quoique d'ailleurs plus modéré qu'ils ne le sont ordinairement. Au mois de novembre, le thermomètre ne descendit pas au-

dessous de 20° (5° 33' au-dessous de zéro.) Il était aussi souvent au-dessus qu'au-dessous de la congélation. Le 6 décembre, par un temps clair et serein, il baissa jusqu'à 8° 30' (10° 66' au-dessous de zéro.) Le 7 mars fut le jour le plus froid; par un vent violent de nord-nord-ouest, le thermomètre ne marqua que 4° 3' (12° 43' au-dessous de zéro.) Vers le milieu de mai l'air fut plus froid qu'en avril, probablement à cause de l'approche de masses de glaces venant du Groenland.

Il tomba peu de neige, surtout dans le nord de l'île, où plusieurs paysans souffrirent grièvement, parce que tout le fourrage qu'ils avaient ramassé pour leurs bestiaux se trouva consommé.

Il y eut peu de brouillards; le temps fut généralement clair. « Des différens phénomènes météorologiques qui ont lieu en hiver dans ce pays, dit M. Henderson, le plus frappant est l'aurore boréale que j'ai eu occasion d'observer chaque fois que la nuit était belle. Quelquefois elle se répandait sur l'atmosphère en ligne droite, présentant pendant toute la soirée un torrent constant de lumière; plus souvent elle voltigeait d'un côté à l'autre avec une vitesse étonnante et un mouvement tremblotant, et décrivant les plus belles courbes imaginables. Quelquefois les rayons se rapprochaient, puis se dispersaient à des distances immenses l'un de l'autre, en passant au Zenith;